



Philippe Claudel, Thierry Beinstingel, Nathalie Kuperman

Voici le roman d'entreprise

Suicides à France Télécom, plans sociaux dans la presse, drames du management moderne : après Houellebecq et Vigan, trois romanciers décrivent le monde kafkaïen du travail

Retour aux mots sauvages, par Thierry Beinstingel, Fayard, 296 p., 19 euros. **L'Enquête**, par Philippe Claudel, Stock, 278 p., 19 euros (à paraître le 15 septembre). **Nous étions des êtres vivants**, par Nathalie Kuperman, Gallimard, 204 p., 16,90 euros.

La Bible ne mentionnait que des poussées de sueur, et encore seulement sur le front. Depuis, la liste des effets indésirables engendrés par le travail s'est bien allongée. Maux de tête, baisse de la libido, dépression, prise de poids, atteinte du canal carpien, scoliose, épisodes hystériques, troubles de la digestion et du sommeil, suicide. Huit heures par jour, cinq jours par semaine, l'homme du tertiaire joue cette tragédie contemporaine entre une fontaine à eau et une machine à café. La cause est entendue depuis que les décomptes morbides d'un géant de la téléphonie se sont affichés sur les kiosques à journaux. Cette rentrée, le malaise du salarié migre en librairie. Un an après le succès des « Heures souterraines » de **Delphine de Vigan**, seize ans après « L'Extension du domaine de la lutte » de **Michel Houellebecq**, le roman prend le goût du risque psychosocial.

A France Télécom

« Le travail fait partie intégrante de nos vies, et pourtant ce n'est jamais devenu un objet littéraire à part entière », s'étonne **Thierry Beinstingel**, l'auteur du prodigieux « Retour aux mots sauvages », qui risque bien de contaminer la rentrée littéraire avec son cafard salarial. Après « Central », « Composants » et « CV Roman », il n'a pas quitté le bureau pour son quatrième livre. On



Thierry Beinstingel

Bruno Charreyr/Fasco

rencontre un homme à la cinquantaine douce, qui vous annonce dans un sourire compréhensif qu'il est chargé de ressources humaines chez France Télécom. « J'ai commencé à écrire ce roman avant les suicides », raconte-t-il. *Quand ces drames se sont produits, ça m'a freiné. Je n'aime pas écrire sur l'actualité, et puis c'est un sujet qui m'a touché de près.* Le héros de son roman s'appelle Eric. Sans le savoir, il a un profil à risque. A 50 ans, il est téléopérateur depuis peu. Il vient de métiers techniques dans lesquels on bouge beaucoup et on parle peu. Il est du genre à ne pas supporter le rabâchage de scripts préécrits. Du genre à s'étrangler avec son micro-casque pour fuir le langage à la chaîne, alors que la mort s'invite chez lui par « les mots implacables de celui qui avait affirmé : je me suicide à cause de mon travail ».

« C'est facile à dire maintenant, mais cette crise était prévisible », explique Beinstingel. *Dans les réunions, à France Télécom comme*

ailleurs, voilà des années que règne un silence absolu. Les entreprises ont tellement bouclé la communication que le dialogue est impensable. Elles ont pris le langage en otage, avec cette langue managériale, bien plus dangereuse que l'anglais, qui efface le sujet, qui rend les hommes interchangeables. Dans l'entreprise de « Retour aux mots sauvages », les groupes de bureaux s'appellent des « marguerites », les téléopérateurs sont évalués sur le nombre de mots prononcés pour vendre des contrats Optimum simple, qui deviennent des Optimum confort sans que personne comprenne pourquoi. Des slogans comme « Encore plus efficaces, encore plus réactifs » s'affichent un peu partout. Charge au roman d'injecter du sens dans ce royaume de l'insensé. La tâche est complexe. Beinstingel reconstitue les identités de ses personnages par le détail, Post-it par Post-it, manie par manie. Il détourne la novlangue, utilise les slashes, les appellations marketées et les catégories génériques, convertit le charabia commercial en glaçantes séquences littéraires. « Le travail en lui-même, le nez collé à l'écran, est difficilement racontable », confie Thierry Beinstingel lorsqu'il parle boulot. *Mais on peut le cerner par ses à-côtés. C'est un matériau romanesque formidable. Prenez un CV, vous avez un personnage.* »

Dopés à la D.P.O.

Encore faut-il pénétrer ce monde étrange. Le héros de « L'Enquête », nouveau roman de **Philippe Claudel**, doit mener une investigation administrative sur une vague de suicides ayant frappé une gigantesque société à l'activité illimitée. Il a toutefois le plus grand mal à se frayer un chemin dans ce labyrinthe qui se confond avec la ville elle-même – voire avec le monde. « L'épidémie qu'a connue France



Philippe Claudel



Nathalie Kuperman

Photos : Cero Beuter/DPA/C. Hélé Gallimard

Télécom a servi d'élément déclencheur, explique Claudel, qu'on trouve dans le 16^e arrondissement parisien, en plein tournage de son prochain film. *J'ai voulu y envoyer un enquêteur. Au départ, je m'orientais vers quelque chose de réaliste.* Et ça a dérapé. Le résultat tient plutôt d'une fable cruelle, qui va chercher autant chez Kafka et son « Château » que chez Butor et son « Emploi du temps ». L'Enquêteur de Claudel croit évoluer dans un monde normal. Il ne réalise pas que personne n'y a de nom, que les fonctions et les attitudes

L'ENTREPRISE N'EST PAS QU'UN LIEU DE TRAVAIL. C'EST UN PAYS, COMME LA FOLIE ET LA GUERRE.

et sont déterminées par des « protocoles de validation » ubuesques, qu'il est impossible d'y trouver un interlocuteur utile. L'entreprise n'est pas qu'un lieu de travail. C'est un pays, comme la folie et la guerre.

« C'est le roman de quelqu'un qui ne comprend plus, confie l'auteur des "Ames grises". A un moment donné de l'expansion capitaliste, on avait des entreprises identifiables. Mais l'entrelacement des sociétés a créé ces espèces de nébuleuses au sein desquelles même quelqu'un d'expérimenté ne se retrouve plus. » L'enquête sur les suicides de son personnage ressemble étrangement à un suicide. Ou, plus précisément, à une désintégration existentielle, dans un univers où la pénibilité psychologique atteint des niveaux insoutenables. Sans les nommer, « l'Enquête » pointe du

doigt les travers du management moderne, depuis les excès de la « direction par objectifs individualisés » (« D.P.O. » pour les intimes), qui revient à faire peser la pression venant d'au-dessus sur l'échelon du dessous, jusqu'à une gestion des ressources humaines poussée dans les retranchements absurdes de la question : où mettre les corps des salariés usés ? « L'Enquête », promis au succès, est aussi le plus sombre de ces romans sur le travail.

Ailleurs, si le constat est amer, on ne trouve pas d'appel à la grève générale. Chez Beinstingel, les téléopérateurs résistent dans leurs marguerites. Dans « Nous étions des êtres vivants », Nathalie Kuperman dresse une émouvante chronique à plusieurs voix du rachat d'une entreprise de presse, tirée de son expérience lors de la cession de Fleurus Presse, qu'elle a quitté en avril « dans des conditions épouvantables ». Malgré la déliquescence collective, la révélation des égoïsmes, la mise en compétition, son roman s'attache à sauver ce qui peut l'être. L'envie de bien faire son travail, les restes d'une solidarité entre des salariés malmenés comme des poupées entre les mains d'une fillette exigeante. Les plaisanteries de couloir sur le nouveau patron comme dernier signe extérieur d'humanité. « Tant que nous appellerons "Gros Porc", l'espoir persiste. »

Le prix Darcos ?

S'il fallait trouver une inauguration au roman du tertiaire, ce serait « Extension du domaine de la lutte », exploration cynique du rapport entre libéralisme et appauvrissement intime qui fit de Michel Houellebecq l'auteur phare des années 1990. « La Question humaine » de François Emmanuel (2000, adapté au cinéma par Nicolas Klotz en 2007), vint consolider les bases esthétiques du genre.

La tonalité glaciale du narrateur. Une précision d'entomologiste dans la description des caractères. Le cadre spatial des nouvelles périphéries urbaines. Les motifs entêtants du mobilier de bureau, la moquette et les faux-plafonds, les photos de famille et les posters tropicaux. L'an passé, Delphine de Vigan vendit 100 000 exemplaires de ses « Heures souterraines », récit de la rencontre dans une métropole sans fond entre un cadre en bout de course et un urgentiste épuisé. Gérard Mordillat, qui prépare l'adaptation télévisée des « Vivants et les morts » (2005), explique pourquoi la littérature est devenue un défouloir d'after-work : « Le roman est sûrement le plus grand espace de liberté dans la création contemporaine. Or sa fonction, c'est de montrer le réel. Comme disait Lacan : "Le réel, c'est ce qui ne va pas." C'est une bonne chose que les écrivains aient un nouvel ennemi, maintenant que la sempiternelle dénonciation du moralisme sexuel ne remue plus personne. »

L'écriture a-t-elle retrouvé sa charge subversive dans l'ambiance lourde des open-spaces ? On y a cru, après le couac du « prix Darcos », cette récompense littéraire endossée l'an dernier par le ministère du Travail destinée à un roman traitant de l'homme dans l'entreprise. Gérard Mordillat avait refusé d'être nommé, Delphine de Vigan avait séché la remise du prix en précisant que son absence était « volontaire ». Xavier Darcos, alors ministre, avait passé un savon aux initiateurs du projet, deux cabinets de conseil en gestion des ressources humaines, Technologia et Place des Entrepreneurs. Chez Technologia, on précise que l'opération est reconduite, en regrettant que « dans la première édition, les romans [aient été] très critiques. Il ne parlaient pas assez du travail comme d'un accomplissement ». Le prix 2011 récompensera donc « une approche de la valeur travail moins axée sur la victimologie ». Autre nouveauté, Xavier Darcos n'étant plus ministre, il faudra parler du prix... Eric Woerth.

DAVID CAVIGLIOLI

Retrouvez la chronique du « Nouvel Observateur » chaque mercredi dans l'émission d'Ali Rebeih, « Micro Fictions », diffusée en direct du lundi au vendredi jusqu'au 27 août, de 20h05 à 21h.



Christopher Abramowitz - Radio France